Jean-Léon BEAUVOIS, *Les influences sournoises. Précis des manipulations ordinaires*

Paris, Bourin, coll. Sociétés, 2011, 364 p.

Didier Courbet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6749>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6749

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 312-314

ISBN : 978-2-8143-0120-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Didier Courbet, « Jean-Léon BEAUVOIS, *Les influences sournoises. Précis des manipulations ordinaires* », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2012, consulté le 27 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6749> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6749>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

deux entités langagières distinctes. Ainsi parvient-il à la conclusion qu'une langue littéraire est toujours une construction culturelle à partir de la langue parlée contemporaine alors que, trop souvent, il est affirmé que la langue vulgaire n'est qu'un dévoiement de la langue « littéraire ». La seconde section, « Mutations fonctionnelles », propose trois textes dont deux ont en commun de traiter de l'opposition entre langue écrite et langue orale. Walter Hirtle (pp. 64-81), psycho-mécanicien de longue expérience, expose à partir de l'anglais le cheminement qui a conduit Gustave Guillaume à proposer une théorie générale du vocable à partir du problème du mot dans le langage humain. Marieke van Acker (pp. 82-105) s'attache au rapport problématique et conflictuel de la langue écrite à la langue orale en Gaule du Nord au VIII^e siècle et montre l'existence d'une continuité réelle mais complexe entre l'écrit latin et l'oral roman qui a donné naissance à une langue littéraire latine modernisée préfigurant le roman littéraire. Essayant de lever le clivage opposant langue parlée et langue écrite, Michael Richter (pp. 106-113) envisage la langue écrite en Italie du IX^e siècle à travers des documents juridiques et administratifs, grâce auxquels il montre que l'élaboration de la nouvelle langue écrite savante dépend dans une large mesure de la morphologie, de la syntaxe et du lexique de la langue parlée. La troisième section, « Logiques de la narration », réunit trois articles bien différents. Antoine Toma (pp. 116-153) revient sur la théorie des opérations énonciatives (toe) d'Antoine Culioli et montre qu'il est important de distinguer entre notion, concept, métaconcept, concepts corrélés et idées pour représenter les polyphonies s'inscrivant de façon organisée dans l'espace énonciatif. Otfried de Wissembourg, érudit lotharingien de la fin du IX^e siècle qui a repris les Évangiles en un long poème complexe et savant, offre à Wolfgang Haubrichs (pp. 154-171) la possibilité d'analyser l'élaboration d'un premier allemand littéraire à partir de la transfiguration de l'oral d'un Vieil Haut Allemand très décrié. Envisageant un autre secteur du Moyen-Âge, Michel Gailliard (pp. 172-205) montre que l'emploi du quadrilatère temporel présent/imparfait/passé simple/passé composé dans les textes littéraires d'ancien français constitue un diasystème transitionnel dans lequel les oppositions ne sont pas encore acquises, de sorte que le lecteur moderne se trouve confronté là à une « inquiétante étrangeté ». L'ultime section, « Signes et symboles », réunit quatre articles balayant un large champ de questionnements. Claudio Garcia Turza (pp. 208-230), qui a édité les gloses hispaniques de San Millán, revient sur cet ouvrage pour montrer la complexité du dialogue ayant alors existé entre

une latinité médiévale tardive, à multiples strates, et la prise en compte d'une oralité nouvelle accédant à l'écriture. Georges Bohas (pp. 232-280) s'attaque à la question de l'émergence du sens dans le lexique de l'arabe et montre que celui ne dépend pas, comme on le pense généralement, de racines triconsonantiques, mais plutôt de matrices de traits phonologiques, ce qui conduit à reposer la question de l'arbitraire ou de la motivation du signe.

Curieuse manière de réactiver les idées que Charles Nodier développait dès 1808 dans son *Dictionnaire des onomatopées*. Dennis Philips (pp. 281-298), concepteur de la théorie sémiogénétique des conditions d'émergence et d'évolution du signe linguistique, propose une analyse phononotionnelle des données fournies par certaines racines indo-européennes et parvient à la conclusion que des stratégies de nomination autoréférentielles inconscientes ont pu être utilisées par l'homme en des époques très reculées de l'évolution du langage. Didier Bottineau (pp. 299-325) enfin, théoricien des cognèmes étudie la corrélation existant entre la composition (sub)morphologique des grammèmes et l'articulation cognitive des procédures symboliques et abstraites chez l'allocutaire.

Comme on le voit par ces rapides condensés, la diversité des notions traitées présente en soi un intérêt remarquable pour tout lecteur qui cherche à connaître l'état de l'art dans le domaine de l'évolution des idées linguistiques et de la pensée du langage. Typographié avec soin, cet ouvrage mérite donc d'être intégré à la liste – pas si longue – des ouvrages de linguistique contemporains susceptibles de faire avancer la recherche de manière positive. Petit bémol, toutefois : l'absence d'un index des notions et des noms reste un obstacle à sa facilité d'utilisation comme ouvrage de référence.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CERES, université de Limoges

jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Jean-Léon Beauvois, *Les influences sournoises. Précis des manipulations ordinaires*.

Paris, Bourin, coll. Sociétés, 2011, 364 p.

Jean-Léon Beauvois est un des rares auteurs à établir des ponts entre le niveau macrosocial et le système politique, d'une part, le niveau individuel et l'humain, d'autre part, avec une telle rigueur scientifique dans la démonstration. Son dernier livre franchit un pas supplémentaire dans la théorie beauvoisienne en

articulant les niveaux individuel/interindividuel et médiatiques au sein d'une théorie critique, accordant une place importante aux rôles des communications. Avant d'indiquer les apports originaux du livre, résumons en termes simples la théorie de l'auteur : le système politique et macrosocial « façonne » l'humain. Dans la société libérale, non seulement les personnes n'en ont pas conscience mais croient que leurs pensées, sentiments, jugements et leurs comportements viennent uniquement d'elles, qu'elles sont autonomes dans leur façon de penser et d'agir. Cependant, la grande majorité de leurs cognitions et comportements sont les fruits de profondes influences sociales non conscientes, issues des communications médiatiques et des interactions sociales (ce que Jean-Léon Beauvois nomme les « influences sournoises »).

Le psychosociologue le montre à l'aide de récentes expérimentations en psychologie sociale, qu'il a d'ailleurs en partie menées avec ses collaborateurs. Ce principe de non-conscience des déterminants des pensées et des comportements « arrange » certains groupes sociaux qui vont l'utiliser pour investir les lieux de pouvoirs sociaux et profiter de la faible capacité qu'ont les humains à prendre conscience des influences sournoises pour appliquer le pouvoir social dans le sens qui leur convient. Ainsi les sujets continuent-ils à croire qu'ils vivent dans une « vraie démocratie » dans laquelle ils sont « libres ». Jean-Léon Beauvois explique que chaque citoyen devrait prendre conscience de ces influences sournoises pour mieux les contrôler et devrait réinvestir les champs de pouvoir.

Les 330 pages du livre sont divisées en trois parties dans lesquelles l'auteur avance progressivement et rigoureusement pour étayer sa thèse (chaque concept clé est systématiquement défini, notamment en introduction ou dans le lexique en fin d'ouvrage). Si plusieurs entrées disciplinaires sont possibles (psychosociale, sociologique, sciences politiques, etc.), ici, c'est l'approche communicationnelle que nous privilégions. Deux domaines intéressent particulièrement le spécialiste en communication : les influences sournoises se réalisant, premièrement, par les médias de masse et, deuxièmement, par la communication interpersonnelle.

La première partie du livre s'intéresse particulièrement aux « manipulations » médiatiques agissant sur les idées, ce que Jean-Léon Beauvois nomme la propagande glauque. Ce type de propagande vise à influencer intentionnellement sans que les personnes en aient conscience. À l'aide de recherches récentes,

il explique quatre techniques de propagande glauque en partant du principe que la société libérale conduit chaque personne à croire qu'elle se fait ses idées et ses opinions par soi-même. Cependant, croire en ce principe prédispose d'autant plus aux influences non conscientes. L'auteur explique alors comment on peut travailler l'opinion publique en l'absence de débat collectif grâce au conditionnement et au modelage, conduisant notamment à former massivement des stéréotypes sociaux, des idéologies quotidiennes et de fausses représentations sur le monde social. Les conséquences sur la démocratie et sur l'idée que les gens s'en font s'avèrent fortement dommageables : à la place d'une démocratie de débat, les médias construisent une démocratie d'opinion. Le cercle se referme : les démocraties libérales actuelles, loin d'être un lieu particulièrement propice à l'autodétermination humaine, deviennent un théâtre où se multiplient massivement les influences non conscientes et les manipulations. Ce contexte médiatique favorise un sous-type d'individualisme qui n'a rien à voir avec l'individualisme « historique » défendu par le siècle des lumières. Jean-Léon Beauvois appelle l'individualisme d'aujourd'hui le « soiïsme ». Celui-ci ne représente plus que la « coquille vide » de l'humanisme des lumières vers laquelle nous engage la société libérale. Nous poussant à devenir des êtres individualistes narcissiques visant chacun à se valoriser socialement et être meilleurs que les autres, le libéralisme incite à oublier de prendre une part véritable dans le pouvoir social et conduit à perdre l'envie de participer aux décisions politiques et sociales.

La deuxième partie explique un autre type d'influences manipulatrices sur les comportements, issues tant de communications médiatiques que de communications interpersonnelles. Jean-Léon Beauvois décrit plusieurs recherches expérimentales montrant l'efficacité de la prescription soiïste qui consiste à faire croire que les sujets réalisent « librement » ce que le manipulateur souhaite qu'ils accomplissent. Si on retrouve ici l'ensemble des techniques qui ont fait leurs preuves sur le plan expérimental et issues de la théorie de l'engagement (pied dans la porte, etc.), le lecteur trouvera une synthèse d'une grande clarté, illustrée d'exemples et de schémas originaux.

La troisième partie est indispensable aux spécialistes de communication interpersonnelle. Elle montre comment nous sommes conduits par la psychologie de tous les jours, et les manipulations qu'elle permet, à ne nous connaître qu'au travers de notre valeur sociale. Elle montre le rôle des mots dans les manipulations ordinaires pour diriger notre connaissance de nous-

mêmes. Les connaissances « communes » issues de la psychologie de tous les jours donnent à croire que nous nous connaissons et que nous connaissons les autres, alors qu'on ne connaît que notre valeur et celle des autres dans un système social déterminé et au regard de celui-ci. Cependant, par une « erreur » de jugement, la valeur sociale des comportements d'une personne (réussir une opération de mathématiques complexes) devient la personne elle-même (elle est intelligente). Les nombreuses évaluations que notre système libéral nous conduit à faire (par exemple dans les organisations ou au travail) conduisent à multiplier ce type d'erreur épistémologique sur les autres, structurant notamment nos relations et nos communications sociales mais également l'image que nous avons de nous-mêmes. C'est le cas de l'étiquetage conduisant à personnaliser et internaliser les attentes sociales. Jean-Léon Beauvois explique comment au quotidien, dans nos relations avec les autres, nous percevons et portons des jugements sur eux. Il indique notamment comment, par des raccourcis de jugement, ceux que nous considérons comme étant des « gens biens » sont en fait des personnes considérées comme étant « économiquement » et socialement utiles et/ou à l'aise dans les relations interpersonnelles. Enfin, en conclusion, il en appelle à une réaction collective : c'est en réinvestissant le pouvoir social que chaque personne et citoyen pourra retrouver le goût de participer à une véritable démocratie, sous forme d'autogestion où la persuasion jouera un véritable rôle social, favorable au sein des débats sociaux.

À notre connaissance, le livre propose la première théorie critique analysant les impacts du système libéral à la fois sur la communication médiatique et sur les interactions interpersonnelles. En plus de son intérêt idéologique, un autre atout du livre est qu'il explique, à l'aide de récentes expérimentations en psychologie sociale impliquant notamment les médias (tv, internet...), comment s'opèrent les influences sournoises et quels sont les processus impliqués pour former et changer – à l'insu de ceux qui pensent qu'ils sont libres – leurs cognitions sociales et leurs comportements. En sciences de l'information et de la communication, les théories critiques, telles les théories de l'hégémonie des médias, qu'elles soient d'orientation néo-marxiste ou non, trouveront dans ce livre des résultats expérimentaux soutenant leur thèse et permettant d'expliquer pourquoi les idéologies libérales se « transmettent » si efficacement *via* les médias. Les récents modèles psychosociaux expliquent que les influences opèrent à travers des processus non conscients, mobilisant

la mémoire implicite et n'impliquant pas forcément que les récepteurs soient cognitivement « actifs ». Ainsi le lecteur trouvera-t-il comment fonctionnent la simple exposition, le conditionnement évaluatif, l'amorçage, le modelage... S'il existe un regret, celui-ci ne concerne pas le livre lui-même car il est novateur dans la démonstration qu'il propose, à une époque où les critiques envers le libéralisme n'ont jamais été aussi prégnantes.

Le regret, qui est davantage une demande adressée à l'auteur, concernerait davantage l'œuvre de Jean-Léon Beauvois. On se demande si l'auteur n'en est pas à un stade où on est en droit de lui réclamer, à l'avenir, un essai programmatique qui, partant de sa vision de la société, serait entièrement dédié à des propositions politiques, déclinées dans différents domaines sociaux : éducation, médias, culture, écologie, justice, santé... et qui ferait écho aux livres programmatiques, bases potentielles d'actions collectives, telle *La voie* d'Edgar Morin (Paris, Fayard, 2011). En attendant (espérant) que ce vœu soit exaucé, nous recommandons la lecture des *Influences sournoises*, lecture indispensable pour le spécialiste de communication et de sciences sociales, étudiant comme chercheur, qui souhaite mieux comprendre et réfléchir sur les influences de la communication médiatique et la manière dont on aborde les autres dans la communication interpersonnelle, à l'ère des démocraties libérales.

Didier Courbet

IRSIC, université Aix-Marseille
didier.courbet@univ-amu.fr

Didier COURBET, dir., *Objectiver l'humain ? Volume 2 : Communication et expérimentation*.

Paris, Hermès, Lavoisier, coll. Ingénierie représentationnelle et constructions de sens, 2011, 240 p.

Ce livre collectif se veut une présentation à la fois rigoureuse et critique de la méthode expérimentale et de ses apports pour les recherches en sciences de l'information et de la communication. Si comme les autres méthodes de recherche, la méthode expérimentale est une stratégie de recherche au service d'une problématique, le livre explique que c'est sans doute la seule méthode qui permet de construire des modèles et connaissances scientifiques réfutables, au sens de l'épistémologue Karl Popper. Cette caractéristique lui confère un statut épistémologique particulièrement heuristique pour les sciences de l'information et de la communication (sic) et, plus globalement, pour les sciences humaines